



La production des vingt dernières années en histoire de l'Église du Québec

Nive Voisine

Volume 15, Number 1, 1974

L'historiographie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055648ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055648ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Voisine, N. (1974). La production des vingt dernières années en histoire de l'Église du Québec. *Recherches sociographiques*, 15(1), 97–112. <https://doi.org/10.7202/055648ar>

Article abstract

L'Église catholique a toujours eu au Québec une telle importance qu'on a été naturellement porté à confondre histoire du Canada français et histoire de l'Église catholique canadienne. Nos orateurs « patriotiques » l'ont souvent rappelé en faisant de la Providence l'explication ultime de l'histoire canadienne : à ce propos, vous me permettez de citer Mgr Lafleche qui disait en 1865 : « Si les quelques familles sorties de la vieille France il y a quelque deux cents ans, et qui sont venues s'asseoir sur les bords du Saint-Laurent, sont devenues aujourd'hui une nation d'un million d'âmes, ce n'est point l'effet d'un hasard capricieux, ni d'une force aveugle; mais c'est bien l'œuvre d'une Providence toute miséricordieuse. Elle a voulu se servir de nos pères pour apporter la lumière de l'Évangile et les principes de la régénération chrétienne aux infortunées peuplades qui étaient depuis tant de siècles plongées dans les ténèbres de l'infidélité et assises à l'ombre de la mort dans cette belle et fertile vallée. » Nos premiers historiens n'ont pas voulu être en reste et ont cru, avec Parkman et en le répétant à satiété : « Un grand fait se détache en plein relief dans l'histoire du Canada, c'est l'Église de Rome. Plus encore que la puissance royale, elle a modelé le caractère et le destin de cette colonie. Elle a été sa nourrice, et, pour tout dire, sa mère. » Enfin, même les sociologues l'ont reconnu et M. Jean-Charles Falardeau écrivait en 1952 : « La société canadienne-française a été, depuis les débuts même de son établissement, à tel point circonscrite, contenue et dominée tout entière par le clergé et les chefs ecclésiastiques, que son histoire se confond en tout point avec celle de l'Église canadienne. [...] L'histoire du Canada français, c'est l'histoire de l'Église au Canada, et réciproquement. »

Il ne faut pas se surprendre que la production historique québécoise donne une place privilégiée aux hommes et aux œuvres d'Église. Ne remontons pas au déluge ni au régime français; regardons plutôt le XIXe siècle. Les premiers historiens, même laïcs, font une large part à l'action des missionnaires et du clergé; ils le font ordinairement avec sympathie car, s'ils se permettent la moindre critique du passé clérical, ils s'attirent, comme F.-X. Garneau et Benjamin Sulte, les foudres vengeresses des historiens ecclésiastiques. Ceux-ci en effet — Les Ferland, les Casgrain, José dire les Chapis (il ne lui manque que l'habit !) — n'ont pas assez de mots et d'images dihybramiques pour chanter l'œuvre providentielle en terre d'Amérique. Il y a une exception, l'abbé Brasseur de Bourbourg, qui publie en 1852 son *Histoire du Canada, de son Église et de ses missions*... où il fait preuve d'un non-conformisme scandaleux: le clergé et surtout les évêques de Québec y passent un mauvais quart d'heure. L'abbé soutient que le choix des évêques par les autorités britanniques eut « pour objet les membres de ce clergé les moins capables de soutenir le poids de l'épiscopat »; il s'apitoie sur Mgr Hubert tout en racontant méchamment que « dans les derniers temps de son épiscopat, son caractère habituellement faible et indécis, ébranlé encore par les oppositions de toute espèce qu'il avait rencontrées autour de lui, se trouvait réduit à une espèce d'enfance morale, accrue surtout par l'habitude abrutissante des boissons spiritueuses, que le malheureux évêque avait contractée insensiblement pour échapper à la conscience de ses fautes et de son chagrin ». Ces aménités (et d'autres de même farine) avaient fait bondir les « bons bourgeois » de Québec et les Messieurs du Séminaire; et l'abbé Ferland avait répliqué vertement dans ses *Observations sur un ouvrage intitulé Histoire du Canada*. Avec lui, l'histoire apologétique reprenait le dessus pour longtemps. Plus nuancée peut-être devait être l'œuvre de l'abbé Auguste Gosselin qui esquissa, sans la terminer, une des premières synthèses d'histoire de l'Église catholique au Canada; elle annonçait les études plus scientifiques du XXe siècle.

Pendant toute la première partie du XXe siècle, l'abbé Lionel Groulx domine l'historiographie canadienne-française. Il aborde tous les sujets, de *Nos luttes constitutionnelles au Canada français missionnaire, une autre grande aventure*; mais il revient assidûment à l'étude du rôle de l'Église, car pour lui l'enseignement de l'histoire est une forme d'apostolat. Il le dira dans son testament : «... je n'avais choisi, ni ma carrière, ni mon devoir. J'ai accepté le choix qu'en ont fait pour moi mes supérieurs ecclésiastiques. Une autre de mes consolations, ce fut la conscience de travailler pour la survivance du Canada français : petit pays et petit peuple qui parce que catholiques, m'ont toujours paru la grande entité spirituelle en Amérique du Nord. » L'abbé Groulx n'est évidemment pas seul, mais il n'est pas question de rappeler, même brièvement, ce qui a pu s'écrire d'intéressant jusqu'en 1950. Je me permets cependant de noter deux événements qui préparent les changements futurs. En 1933 est fondée la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique qui chaque année invite ses membres à une session d'étude et publie en un rapport les communications des conférenciers (section française et section anglaise). En quarante ans ont été ainsi publiées des études d'inégale valeur qui forment cependant un ensemble respectable et utile. Si au début la Société sert de tribune à des historiens reconnus, à majorité ecclésiastiques — l'abbé Groulx, Mgr Olivier Maurault, le père Charland, les abbés Maheux et Honorius Provost —, de plus en plus, pendant les dix dernières années, elle attire la collaboration de laïcs et de jeunes historiens. Le deuxième événement que je veux signaler est la fondation, en 1947, de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Celle-ci veut fournir aux chercheurs « un centre, un foyer où exposer, échanger le fruit de leurs travaux et de leurs recherches ». L'histoire religieuse, comme les autres domaines, en profite beaucoup. Pendant les vingt-cinq premières années, 16,5% des articles sont consacrés à l'histoire religieuse, mais ce pourcentage monte à 22,9% de 1955 à 1963. Il ne faut donc pas se surprendre de trouver dans cette revue un bon nombre des meilleures études sur l'histoire de l'Église canadienne. Elles reflètent aussi l'élan nouveau donné à l'histoire par la fondation des Instituts de Montréal et de Québec. C'est en songeant à ces événements que j'ai choisi de faire un bilan de l'histoire de l'Église à partir de 1950. C'est une tâche immense que rend difficile la multiplication des études et des publications, et aussi l'extrême diversité des thèmes abordés par les historiens. Pour simplifier la présentation, j'aborderai les œuvres en les groupant selon la période qu'elles concernent : le régime français, le XIXe siècle, le XXe siècle.

LA PRODUCTION DES VINGT DERNIÈRES ANNÉES EN HISTOIRE DE L'ÉGLISE DU QUÉBEC

L'Église catholique a toujours eu au Québec une telle importance qu'on a été naturellement porté à confondre histoire du Canada français et histoire de l'Église catholique canadienne. Nos orateurs « patriotiques » l'ont souvent rappelé en faisant de la Providence l'explication ultime de l'histoire canadienne : à ce propos, vous me permettrez de citer M^{sr} Laflèche qui disait en 1865 : « Si les quelques familles sorties de la vieille France il y a quelque deux cents ans, et qui sont venues s'asseoir sur les bords du Saint-Laurent, sont devenues aujourd'hui une nation d'un million d'âmes, ce n'est point l'effet d'un hasard capricieux, ni d'une force aveugle ; mais c'est bien l'œuvre d'une Providence toute miséricordieuse. Elle a voulu se servir de nos pères pour apporter la lumière de l'Évangile et les principes de la régénération chrétienne aux infortunées peuplades qui étaient depuis tant de siècles plongées dans les ténèbres de l'infidélité et assises à l'ombre de la mort dans cette belle et fertile vallée. »¹ Nos premiers historiens n'ont pas voulu être en reste et ont cru, avec Parkman et en le répétant à satiété : « Un grand fait se détache en plein relief dans l'histoire du Canada, c'est l'Église de Rome. Plus encore que la puissance royale, elle a modelé le caractère et le destin de cette colonie. Elle a été sa nourrice, et, pour tout dire, sa mère. » Enfin, même les sociologues l'ont reconnu et M. Jean-Charles Falardeau écrivait en 1952 : « La société canadienne-française a été, depuis les débuts même de son établissement, à tel point circonscrite, contenue et dominée tout entière par le clergé et les chefs ecclésiastiques, que son histoire se confond en tout point avec celle de l'Église canadienne. [...] L'histoire du Canada français, c'est l'histoire de l'Église au Canada, et réciproquement. »²

* Texte d'une communication faite au Colloque du Laboratoire d'histoire religieuse de l'université Laval, le 13 octobre 1973.

1. Louis LAFLÈCHE, *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille*, Montréal, Sénécal, 1866, p. 42.

2. Jean-Charles FALARDEAU, « Rôle et importance de l'Église au Canada français », *Esprit*, 20^e année, 193-194, (août-septembre 1952), p. 214. La citation de Parkman est tirée de la même source.

Il ne faut pas se surprendre que la production historique québécoise donne une place privilégiée aux hommes et aux œuvres d'Église. Ne remontons pas au déluge ni au régime français; regardons plutôt le XIX^e siècle. Les premiers historiens, même laïcs, font une large part à l'action des missionnaires et du clergé; ils le font ordinairement avec sympathie car, s'ils se permettent la moindre critique du passé clérical, ils s'attirent, comme F.-X. Garneau et Benjamin Sulte, les foudres vengeresses des historiens ecclésiastiques. Ceux-ci en effet — Les Ferland, les Casgrain, j'ose dire les Chapais (il ne lui manque que l'habit!) — n'ont pas assez de mots et d'images dithyrambiques pour chanter l'œuvre providentielle en terre d'Amérique. Il y a une exception, l'abbé Brasseur de Bourbourg, qui publie en 1852 son *Histoire du Canada, de son Église et de ses missions...* où il fait preuve d'un non-conformisme scandaleux: le clergé et surtout les évêques de Québec y passent un mauvais quart d'heure. L'abbé soutient que le choix des évêques par les autorités britanniques eut « pour objet les membres de ce clergé les moins capables de soutenir le poids de l'épiscopat »; il s'apitoie sur M^{sr} Hubert tout en racontant méchamment que « dans les derniers temps de son épiscopat, son caractère habituellement faible et indécis, ébranlé encore par les oppositions de toute espèce qu'il avait rencontrées autour de lui, se trouvait réduit à une espèce d'enfance morale, accrue surtout par l'habitude abrutissante des boissons spiritueuses, que le malheureux évêque avait contractée insensiblement pour échapper à la conscience de ses fautes et de son chagrin ». Ces aménités (et d'autres de même farine) avaient fait bondir les « bons bourgeois » de Québec et les Messieurs du Séminaire; et l'abbé Ferland avait répliqué vertement dans ses *Observations sur un ouvrage intitulé Histoire du Canada*.³ Avec lui, l'histoire apologétique reprenait le dessus pour longtemps. Plus nuancée peut-être devait être l'œuvre de l'abbé Auguste Gosselin qui esquissa, sans la terminer, une des premières synthèses d'histoire de l'Église catholique au Canada; elle annonçait les études plus scientifiques du XX^e siècle.⁴

Pendant toute la première partie du XX^e siècle, l'abbé Lionel Groulx domine l'historiographie canadienne-française. Il aborde tous les sujets, de *Nos luttes constitutionnelles au Canada français missionnaire, une autre grande aventure*;⁵ mais il revient assidûment à l'étude du rôle de l'Église, car pour lui l'enseignement de l'histoire est une forme d'apostolat. Il le dira dans son testament: « ... je n'avais choisi, ni ma carrière, ni mon devoir. J'ai accepté le

3. Étienne-Charles BRASSEUR DE BOURBOURG, *Histoire du Canada, de son Église et de ses missions depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours...* Paris, 1852. 2 vol.; Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *Observations sur un ouvrage intitulé « Histoire du Canada » par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg*, Paris, 1854, VI-94^e; sur le débat, voir: Robert SYLVAIN, *La vie et l'œuvre de Henry de Courcy (1820-1861)*, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1955, pp. 189-224.

4. Auguste GOSSELIN, *L'Église du Canada*, Québec, Demers, 1890-1917. 8 vol.

5. Lionel GROULX, *Le Canada français missionnaire. Une autre grande aventure*, Montréal, Fides, 1962, 533 p.

choix qu'en ont fait pour moi mes supérieurs ecclésiastiques. Une autre de mes consolations, ce fut la conscience de travailler pour la survivance du Canada français: petit pays et petit peuple qui parce que catholiques, m'ont toujours paru la grande entité spirituelle en Amérique du Nord.»⁶ L'abbé Groulx n'est évidemment pas seul, mais il n'est pas question de rappeler, même brièvement, ce qui a pu s'écrire d'intéressant jusqu'en 1950.⁷ Je me permets cependant de noter deux événements qui préparent les changements futurs. En 1933 est fondée la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique qui chaque année invite ses membres à une session d'étude et publie en un rapport les communications des conférenciers (section française et section anglaise). En quarante ans ont été ainsi publiées des études d'inégale valeur qui forment cependant un ensemble respectable et utile. Si au début la Société sert de tribune à des historiens reconnus, à majorité ecclésiastiques — l'abbé Groulx, M^{re} Olivier Maurault, le père Charland, les abbés Maheux et Honorius Provost —, de plus en plus, pendant les dix dernières années, elle attire la collaboration de laïcs et de jeunes historiens. Le deuxième événement que je veux signaler est la fondation, en 1947, de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Celle-ci veut fournir aux chercheurs « un centre, un foyer où exposer, échanger le fruit de leurs travaux et de leurs recherches ». L'histoire religieuse, comme les autres domaines, en profite beaucoup. Pendant les vingt-cinq premières années, 16.5% des articles sont consacrés à l'histoire religieuse, mais ce pourcentage monte à 22.9% de 1955 à 1963. Il ne faut donc pas se surprendre de trouver dans cette revue un bon nombre des meilleures études sur l'histoire de l'Église canadienne. Elles reflètent aussi l'élan nouveau donné à l'histoire par la fondation des Instituts de Montréal et de Québec.⁸

C'est en songeant à ces événements que j'ai choisi de faire un bilan de l'histoire de l'Église à partir de 1950. C'est une tâche immense que rend difficile la multiplication des études et des publications, et aussi l'extrême diversité des thèmes abordés par les historiens. Pour simplifier la présentation, j'aborderai les œuvres en les groupant selon la période qu'elles concernent: le régime français, le XIX^e siècle, le XX^e siècle.

I. LE RÉGIME FRANÇAIS

En histoire religieuse, le régime français a toujours été privilégié par les historiens et les amateurs d'histoire. Qu'on pense à Faillon, à Casgrain, à Gosselin... Ce mouvement se continue-t-il après 1950?

6. « Extrait du testament du chanoine Lionel Groulx », *RHAF*, XXI, 1 (juin 1967), p. 1.

7. Entre autres choses, voir: « Situation de la recherche sur le Canada français », *Recherches sociographiques*, III, 1-2, (janv.-août 1962), pp. 5-294.

8. Fernand HARVEY et Paul-André LINTEAU, « L'évolution de l'historiographie dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française, 1947-1972* », *RHAF*, XXVI, 1 (sept. 1972), pp. 163-183.

Depuis cette date, on s'est encore beaucoup intéressé à la naissance et aux premières années de l'Église canadienne. C'est vrai des historiens qui, en décrivant les débuts de la Nouvelle-France, ne peuvent escamoter le rôle des missionnaires; je ne signale que l'*Histoire du Canada* de Gustave Lanctot et l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marcel Trudel.⁹ Ce dernier surtout fait un effort pour situer dans une perspective globale l'action de l'Église. Par contre, certains auteurs étudient d'une façon plus précise quelques problèmes qui se posent aux origines de l'Église canadienne. Jean Blain a publié la conclusion de sa thèse sur *Les structures de l'Église et la conjoncture coloniale en Nouvelle-France, 1632-1674*¹⁰ qui ouvre des perspectives intéressantes sur l'entreprise d'apostolat et de salut personnel que chantaient les *Relations des Jésuites* mais aussi sur les transformations qu'ont subies les institutions, dont l'Église, jusqu'en 1674 (fondation du diocèse de Québec); dans la même ligne, et sur un point plus précis, Blain bouscule l'interprétation traditionnelle des prétentions de l'archevêque de Rouen sur l'Église canadienne dans un article au titre révélateur: *L'Archevêque de Rouen, l'Église du Canada et les historiens, un exemple de déformation historique*.¹¹ Il y explique ceci: « Notre historiographie, en ce qui touche ces problèmes, a été bâtie moins par des historiens que par des canonistes. [...] pour eux, le gallicanisme ce n'est pas d'abord une réalité historique, c'est une erreur doctrinale. D'où le peu de sympathie qu'ils manifestent à tous ceux qui paraissent en être atteints et qui, par surcroît, ont tous le mauvais goût de s'attaquer à un personnage qui a le double mérite d'être évêque fondateur et promis aux autels. » Inutile de dire que ses conclusions ne concordent pas avec celles de l'abbé Wilfrid Paradis qui, justement, a soutenu sur le sujet une thèse de droit canonique.¹²

Parler des origines, c'est parler également des ordres religieux qui viennent travailler en Nouvelle-France. Les Récollets revivent en historiographie ce qu'ils ont connu en Nouvelle-France: ils cèdent la place aux Jésuites! Il me semble en effet qu'on n'a guère parlé d'eux depuis les études du père Odoric-Marie Jouve qui datent de 1915 et de 1934.¹³ On peut dire la même chose des Sulpiciens qui ont perdu en M^{re} Olivier Maurault, non pas tant un grand historien qu'un publiciste prolifique. Les Jésuites, par contre, connaissent la faveur des historiens, surtout de *leurs* historiens. Il est difficile de signaler toutes les œuvres

9. Gustave LANCTOT, *Histoire du Canada*, Montréal, Beauchemin, 1959-1964, 3 vol.: Marcel TRUDEL, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1963, 2 vol.

10. Jean BLAIN, « Les structures de l'Église et la conjoncture coloniale en Nouvelle-France, 1632-1674 », *RHAF*, XXI, 4 (mai 1968), pp. 749-756.

11. Jean BLAIN, « L'Archevêque de Rouen, l'Église du Canada et les historiens, un exemple de déformation historique », *RHAF*, XXI, 2 (sept. 1967), pp. 199-217.

12. Wilfrid PARADIS, « L'érection du diocèse de Québec et l'opposition de l'archevêque de Rouen, 1662-1674 », *RHAF*, IX, 4, (mars 1956), pp. 465-502.

13. Odoric-Marie JOUVE, *Les franciscains et le Canada, l'établissement de la foi, 1615-1629*, Québec, Couvent des SS. Stigmates, 1915. 506 p.; *Aux Trois-Rivières*, Paris, Procure des missions franciscaines, 1934, 337 p.

même les plus marquantes. Pour rafraîchir les études du père de Rochemonteix et parfaire celles du père Léon Pouliot qui nous avait donné une *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, 1632-1672*,¹⁴ les pères René Latourelle et Florian Larivière ont publié, le premier une *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf*, l'autre *La vie ardente de saint Charles Garnier*.¹⁵ Il ne faut pas oublier non plus l'article du père Jean Côté sur *L'Institution des donnés*.¹⁶ Mais je crois qu'il faut faire une place à part au père Lucien Campeau qui, dans les *Monumenta Novæ Franciæ*, a décrit avec minutie et sûreté *Les premières missions d'Acadie (1602-1616)*. Il semble s'intéresser à tous les aspects de l'Église canadienne naissante : l'an dernier, par exemple, il donnait à la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique une communication sur *La juridiction ecclésiastique en Nouvelle-France avant M^{sr} de Laval* (avec des conclusions différentes de celles de Jean Blain) et, depuis quelques années, il a publié quelques études sur Monseigneur de Laval.¹⁷

C'est d'autant plus heureux que M^{sr} de Laval attend encore son biographe (et la canonisation !). En 1959, l'abbé Émile Bégin publiait un *François de Laval*¹⁸ qui nous en apprenait davantage sur lui-même que sur le vénérable prélat. Les abbés Provost et Baillargeon¹⁹ ont étudié les relations de l'évêque avec le Séminaire de Québec. Le tout est repris dans la thèse de Noël Baillargeon intitulée *Le Séminaire de Québec sous l'épiscopat de M^{sr} de Laval*.²⁰ Mais c'est l'article d'André Vachon dans le *Dictionnaire biographique du Canada* qui nous donne actuellement, avec les limites du genre, la vue la plus complète et la plus pénétrante sur M^{sr} de Laval.²¹

Le successeur de Laval, M^{sr} de Saint-Vallier, est dans le même cas : quelques monographies de qualité mais pas encore de biographie complète. Signalons les études d'Hector Bibeau sur *Le climat marial en Nouvelle-France à*

14. Léon POULIOT, *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France, 1632-1672*, Montréal, Desclée de Bouwer, 1940, 319 p.

15. René LATOURELLE, *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf*, Montréal, Éd. de l'Immaculée-Conception, 1952-1953, 2 vol. ; Florian LARIVIÈRE, *La vie ardente de Saint-Charles Garnier*, Montréal, Bellarmin, 1957, 212 p.

16. Jean CÔTÉ, « L'Institution des donnés », *RHAF*, XV, 3, (déc. 1961), pp. 344-379.

17. Lucien CAMPEAU, *Monumenta Novæ Franciæ. Les premières missions d'Acadie (1602-1616)*, Québec, Presses de l'université Laval, 1967, 276-719 p. : « Le Séminaire de Québec dans le plan de M^{sr} de Laval », *RHAF*, XXII, 3, (déc. 1963), pp. 315-325 ; « La juridiction ecclésiastique en Nouvelle-France avant M^{sr} de Laval », *SCHEC, Rapport 1972*, pp. 91-108.

18. Émile BÉGIN, *François de Laval*, Québec, Presses universitaires Laval, 1959, 222 p.

19. Honorius PROVOST, « Le Séminaire de Québec dans le plan de M^{sr} de Laval », *SCHEC, Rapport 1959*, pp. 19-31 ; Noël BAILLARGEON, « La vocation et les réalisations du Séminaire des Missions-Étrangères de Québec au 17^e-18^e siècle », *SCHEC, Rapport 1963*, pp. 35-53.

20. Noël BAILLARGEON, *Le Séminaire de Québec sous l'épiscopat de M^{sr} de Laval*, Québec, Presses de l'université Laval, 1972, 308 p.

21. André VACHON, « François de Laval », *Dictionnaire biographique du Canada*, tome 2, pp. 374-387.

l'arrivée de M^{sr} de Saint-Vallier²² et surtout celle de Guy Plante, *Le rigorisme au XVII^e siècle, M^{sr} de Saint-Vallier et le sacrement de pénitence*.²³ L'auteur explique le rigorisme de Saint-Vallier par l'influence de certains évêques réformateurs français plutôt que par l'éternel jansénisme. Notons aussi qu'Alfred Rambaud a signé la biographie de Saint-Vallier dans le *Dictionnaire biographique du Canada* et qu'on attend depuis longtemps sa thèse sur le deuxième évêque de la Nouvelle-France.²⁴ Les autres évêques ont été assez peu étudiés.

Il est un peu question d'eux chez les historiens qui étudient les relations Église-État pendant le régime français. L'abbé Groulx et Gustave Lanctot ont été frappés par le gallicanisme et l'intervention systématique de l'État dans les affaires ecclésiastiques;²⁵ plus nuancé nous paraît Guy Frégault qui, dans son étude sur le XVIII^e siècle, définit la jeune Église comme une Église coloniale qui pour le religieux comme pour le reste est tributaire de la Métropole.²⁶ Mais peut-on dire que nous connaissons bien les relations entre les deux sociétés religieuse et civile? Et le rôle politique des hommes d'Église?²⁷

Enfin, l'histoire de l'Église canadienne s'est enrichie, ces dernières années, d'études nouvelles sur les communautés religieuses féminines. Micheline D'Allaire a choisi les religieuses de *L'Hôpital-Général de Québec, 1692-1764*. Elle innovait et elle n'a pas su éviter des maladresses; le couple dominants/dominés n'est pas la meilleure trouvaille en histoire canadienne. Mais sa recherche sur l'origine sociale des religieuses, l'étude des dots et la vie intime de la communauté nous apporte des éléments intéressants et peut nous orienter vers des pistes nouvelles.²⁸ Je dirais la même chose de certains articles de l'ouvrage collectif sur *L'Hôtel-Dieu de Montréal, 1642-1973*.²⁹ Il faut remarquer que ces deux ouvrages attachent peu d'importance à la spiritualité des religieuses. C'est

22. Hector BIBEAU, « La pensée mariale de M^{sr} de St-Vallier », SCHEC, *Rapport 1966*, pp. 17-25; « Le climat marial en Nouvelle-France à l'arrivée de M^{sr} de St-Vallier », *RHAF*, XXII, 3, décembre 1968, pp. 415-429.

23. Guy PLANTE, *Le rigorisme au XVIII^e. M^{sr} de Saint-Vallier et le sacrement de pénitence*, Gembloux, Duculot, 1970, 189 p.

24. Alfred RAMBAUD, « Jean-Baptiste de la Croix de Chevières de Saint-Vallier », *Dictionnaire biographique du Canada*, tome 2, pp. 342-348.

25. Gustave LANCTOT, « Situation politique de l'Église canadienne sous le régime français », SCHEC, *Rapport 1940-41*, pp. 35-56; Lichel GROULX, « Le gallicanisme au Canada sous Louis XIV », *I, 1*, (juin 1947), pp. 54-91.

26. Guy FRÉGAULT, *Le XVIII^e siècle canadien. Études*, Montréal, HMH, 1968, 387 p. (voir pp. 86-158).

27. Cornelius J. JAENAN, « The Frenchification and Evangelization of the Amerindians in the Seventeenth Century New France », SCHEC, *Rapport 1968*, pp. 57-73; Micheline JOHNSON-DUMONT, *Apôtres ou agitateurs. La France missionnaire en Acadie*, Trois-Rivières, Boréal Express 1970, 151 p.

28. Micheline D'ALLAIRE, *L'Hôpital-Général de Québec, 1692-1764*, Montréal, Fides, 1971, 251 p.

29. *L'Hôtel-Dieu de Montréal, 1642-1973*, Montréal, HMH, 1973, 346 p.

un domaine que semblent craindre nos historiens, même ceux qui écrivent sur Mère Bourgeois,³⁰ Jeanne Leber³¹ ou Mère d'Youville.³² Une exception, mais de taille : Marie de L'Incarnation. Historiens français et canadiens se sont unis pour nous faire connaître la richesse de la vie spirituelle de l'ursuline de Québec. Suivant les traces de Dom Albert Jamet, Dom Guy Oury et le père A. Rayez ont essayé de situer Marie de L'Incarnation dans le courant spirituel de son temps. Le premier, par exemple, a décrit le mouvement de restauration catholique en Touraine *Pour une meilleure connaissance de la formation spirituelle de Marie de L'Incarnation*, le père Rayez pour sa part situait l'ursuline dans le climat spirituel de la Nouvelle-France.³³ Du côté canadien, j'aimerais signaler les travaux du père Fernand Jetté, entre autres *L'itinéraire spirituel de Marie de L'Incarnation* et *La voie de la sainteté d'après Marie de l'Incarnation*.³⁴ Il a fait école et plusieurs de ses étudiants ont produit d'intéressantes études, dont, par exemple, l'ouvrage de Suzanne Labelle sur *L'esprit apostolique d'après Marie de l'Incarnation*.³⁵ Pour le profane peu habitué au vocabulaire des mystiques, le langage de ces livres semblera un peu ésotérique, mais peut-on connaître la Nouvelle-France en oubliant cette mystique ?

On se rend bien compte qu'il n'est guère question des laïcs dans notre histoire religieuse. Sauf bien sûr les pieux laïcs, nos fondateurs. Que savons-nous des marguilliers, ces administrateurs de la fabrique ? Et des membres des diverses confréries ? Et de la religion réellement vécue par les gens du peuple ? Sur l'administration des sacrements, nous avons deux écrits intéressants, l'un de Paul-André Leclerc sur *Le Mariage sous le régime français*³⁶ l'autre de Valérien Roy sur *Le sacrement de pénitence ou la confession sous le régime français* ;³⁷ mais c'est bien peu. De grandes provinces de l'histoire religieuse sont encore inexplorées. Elles font partie « des sujets de recherche pour un siècle ou deux... » dont parle Marcel Trudel dans son *Initiation à la Nouvelle-France*.

30. Yvon CHARRON, *Mère Bourgeois, 1620-1700*. Montréal, Beauchemin, 1950, 250 p.

31. Léopold DESROSIERS, *Dans le nid d'aiglons, la Colombe*, Montréal, Fides, 1963, 140 p.

32. E. MITCHELL, *Elle a beaucoup aimé*, Montréal, Fidès, 1959, 335 p.

33. Guy OURY, « Pour une meilleure connaissance de la formation spirituelle de Marie de l'Incarnation : le mouvement de restauration catholique en Touraine », *Église et Théologie*, I, (1970), pp. 39-79 ; A. RAYEZ, « Marie de l'Incarnation et le climat spirituel de la Nouvelle-France », *RHAF*, XVI, (juin 1962), pp. 33-36.

34. Fernand JETTÉ, « L'itinéraire spirituel de Marie de l'Incarnation. Vocation apostolique et mariage mystique », *La Vie spirituelle*, 92, (1955), pp. 618-643 ; *La voie de la sainteté d'après Marie de l'Incarnation*, Ottawa, Éd. de l'université d'Ottawa, 1954, 219 p.

35. Suzanne LABELLE, *L'esprit apostolique d'après Marie de l'Incarnation*, Ottawa, Éd. de l'université d'Ottawa, 1968, 220 p.

36. Paul-André LECLERC, « Le mariage sous le régime français », *RHAF*, XIII, 2, (sept. 1959), pp. 230-247.

37. Valérien ROY, « Le sacrement de pénitence ou la confession sous le régime français », *RHAF*, XVI, 2, (sept. 1962), pp. 225-240.

II. LE XIX^e SIÈCLE

Notre connaissance du XIX^e siècle religieux a beaucoup profité du renouveau de l'historiographie et des recherches de la nouvelle génération d'historiens. Pour ne donner qu'un exemple : la thèse de Fernand Ouellet nous oblige à jeter un regard neuf et à nous interroger de nouveau sur le rôle du clergé dans la société canadienne du début du XIX^e siècle.

Marcel Trudel, pour sa part, nous a décrit longuement *L'Église canadienne sous le Régime militaire, 1759-1764*.³⁸ Tout y est étudié avec minutie et la « servitude de l'Église catholique du Canada français » y est analysée à la loupe. M^{re} Briand y apparaît comme une marionnette plutôt que comme un leader et l'Église semble défavorisée par rapport au régime précédent. Cette étude de Trudel nous a fait faire, pour cette courte période, un grand pas en avant, même si certaines de ses interprétations ont été contestées par les historiens Neatby et Brunet.³⁹ Ce dernier, dans *Les Canadiens après la conquête*, souligne qu'« accuser les administrateurs de l'Église canadienne serait injuste » et qu'« il est beaucoup plus juste de tenir compte des circonstances. L'Église canadienne n'est pas libre. Ses chefs ne doivent rien négliger pour obtenir la confiance des conquérants... » Le débat reste cependant ouvert.

La période qui suit et qui s'étend jusqu'en 1840 a elle aussi son ouvrage de base : c'est *L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada, 1783-1844*. Lucien Lemieux a profité de son sujet limité pour brosser un tableau extrêmement utile. L'information est abondante et sûre ; l'interprétation peut sembler à certains plutôt conservatrice. De même, l'auteur n'a pas pu (et n'a pas voulu) régler toutes les questions historiques : s'intéressant davantage aux institutions, il laisse de côté bien des aspects de la vie religieuse, mais il ne pouvait tout faire en même temps et ses travaux ultérieurs viendront corriger ces lacunes (nous attendons avec impatience un volume annoncé sur le clergé).⁴⁰ Je persiste à penser que nous avons là une œuvre maîtresse pour l'étude d'une partie du XIX^e siècle. Elle commence d'ailleurs à être complétée. Gilles Chaussé étudie M^{re} Lartigue et a donné à la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique un avant-goût de son travail dans une communication intitulée *Un évêque nationaliste, M^{re} Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal*.⁴¹ François Beaudin, pour sa part, a analysé *L'influence de La Mennais sur M^{re}*

38. Marcel TRUDEL, *L'Église canadienne sous le régime militaire, 1759-1764*, Montréal, Institut d'histoire de l'Amérique française, 1956-57, 2 vol.

39. Hilda NESTBY, « Servitude de l'Église catholique. À reconsideration », SCHEC, *Rapport 1965*, pp. 9-27 ; Michel BRUNET, *Les Canadiens après la conquête*, Montréal, Fides, 1969, 315 p.

40. Lucien LEMIEUX, *L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada*, Montréal, Fides, 1968, 559 p.

41. Gilles CHAUSSE, « Un évêque nationaliste, M^{re} Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal », SCHEC, *Rapport 1968*, pp. 9-19.

Lartigue...⁴² se rapprochant ainsi de la méthode d'un maître québécois dont il sera question plus loin.

Ce retour vers la période « sombre » de notre histoire religieuse n'a pas empêché plusieurs spécialistes de s'attarder au renouveau catholique des années 1840. Pour une Église triomphaliste, il est toujours plus agréable de contempler les beaux jours que les périodes nuageuses !

Un nom est étroitement lié à l'étude de cette période de notre histoire religieuse : le père Léon Pouliot. C'est lui qui a caractérisé l'aube des temps nouveaux en nous parlant de la réaction catholique de Montréal.⁴³ C'est lui surtout qui s'est attaché à l'énorme tâche de faire revivre *Monseigneur Bourget et son temps*.⁴⁴ C'était, je crois, une entreprise impossible pour un homme seul. Il a eu beau connaître à fond les archives et se pénétrer de tous les écrits de Bourget ; il a eu beau vivre avec son évêque et nous livrer, de temps en temps, d'excellents articles sur des points précis de la carrière de Bourget ; quand est venu le moment de la synthèse, il restait encore trop de points obscurs, il manquait trop de monographies, et alors on a été déçu des premiers tomes de son *Monseigneur Bourget*. Je ne crois pas qu'il faille retenir les critiques acerbes du premier tome par Fernand Ouellet, mais, tout en tenant compte des circonstances que je viens de signaler, on peut sans impertinence souligner que la production antérieure du père Pouliot annonçait une biographie plus percutante. Peut-être serons-nous plus satisfaits par le tome IV qui traitera des combats de M^{gr} Bourget ? Mais je répète que l'œuvre du père Pouliot sur cette période et M^{gr} Bourget est de première importance. Elle a d'ailleurs suscité de nouvelles études sur le deuxième évêque de Montréal, entre autres, celle de Marcel Dandurand sur *Les premières difficultés entre M^{gr} Bourget et l'Institut canadien de Montréal, 1844-1865* et celle de Marcel Lajeunesse sur *L'évêque Bourget et l'instruction publique au Bas-Canada*.⁴⁵

Le renouveau catholique lancé par M^{gr} Bourget a été réalisé grâce à l'appui de nombreuses communautés religieuses. Leur œuvre au XIX^e siècle commence à peine à être étudiée. Je mets au premier rang les Jésuites revenus au pays en 1842 (mais leur esprit n'était-il pas toujours demeuré sur les rives du Saint-Laurent ?). Le père Georges-Émile Giguère a étudié la *Restauration de la Compagnie de Jésus au Canada*,⁴⁶ mais je crois qu'il est urgent d'aller plus loin

42. François BEAUDIN, « L'influence de Lamennais sur M^{gr} Lartigue, premier évêque de Montréal », *RHAF*, XXV, 2, (sept. 1971), pp. 225-239.

43. Léon POULIOT, *La réaction catholique de Montréal, 1840-1841*, Montréal, Impr. du Messager, 1942, 119 p.

44. Léon POULIOT, *M^{gr} Bourget et son temps*, Montréal, Beauchemin, 1955- [...], 3 vol.

45. Marcel DANDURAND, « Les premières difficultés entre M^{gr} Bourget et l'Institut canadien de Montréal, 1844-1865 », *Revue de l'université d'Ottawa*, XXV, (1955), pp. 145-165 ; Marcel LAJEUNESSE, « L'évêque Bourget et l'instruction publique au Canada, 1840-1846 », *RHAF*, XXXIII, 1, (juin 1969), pp. 35-53.

46. Georges-Émile GIGUÈRE, « Restauration de la Compagnie de Jésus au Canada », *SCHEC. Rapport 1969*, pp. 67-75.

et de reprendre le travail du père Édouard Lecompte sur *Les Jésuites du Canada au XIX^e siècle*⁴⁷ et de donner une vision nouvelle de l'influence ouverte et cachée des fils de Saint Ignace. Nous les rencontrons partout, mais surtout dans les cercles ultramontains; ils sont de toutes les querelles doctrinales et si vous avez lu le pamphlet d'Aristide Filiatrault, *Au pays des ruines cléricales*,⁴⁸ vous avez une idée de la perception qu'ont d'eux les milieux libéraux. Mais celle-ci ne s'éloigne pas totalement des jugements de certains évêques. Quand M^{re} Taché déconseille à son ami, M^{re} Laffèche, de confier son séminaire aux Jésuites parce qu'ils sont entreprenants et qu'ils drainent chez eux les meilleures vocations, il n'est pas loin de dire que les Jésuites veulent tout régenter. Et je ne vous parle pas de certains jugements vitrioliques des Messieurs de Québec. En définitive, nous ne connaissons pas vraiment l'histoire religieuse de la seconde partie du XIX^e siècle tant que nous n'aurons pas une œuvre solide sur les Jésuites.

Plus heureux, les Oblats de Marie-Immaculée ont déjà leur *historiographie*, le père Gaston Carrière. Après nous avoir fait connaître la vie et les œuvres de plusieurs de ses confrères, le père Carrière nous a donné son *Histoire documentaire de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada*.⁴⁹ C'est une œuvre monumentale qui met à la portée de l'historien de l'Église (et des autres spécialistes des sciences humaines) un matériel d'une richesse incalculable.

Les autres communautés religieuses d'hommes et de femmes ne peuvent s'enorgueillir d'un semblable « monument », même si la plupart ont été plus ou moins bien étudiées dans des œuvres qu'il serait trop long d'énumérer ici.⁵⁰

Qu'en est-il du clergé séculier? Il attend encore son historien. Mais quelques écrits commencent à nous mettre sur des pistes intéressantes. Pierre Savard a fait le point sur les problèmes dans son article sur *La vie du clergé québécois au XIX^e siècle*; ⁵¹ il faut s'y référer pour connaître la tâche qui attend les historiens. L'abbé Pierre-Eucher Théorêt nous a présenté une figure de prêtre, *Le bon monsieur Lussier*.⁵² Rolland Litalien a semblé nous donner enfin la synthèse attendue quand il a publié sa thèse intitulée *Le prêtre québécois à la fin du XIX^e siècle*.⁵³ Mais attention! il faut bien lire le sous-titre *Style de vie et*

47. Édouard LECOMPTE, *Les Jésuites du Canada au XIX^e siècle*, Montréal, Impr. du Messager, 1920, 333 p.

48. Aristide FILIATREAU, *Au pays des ruines; Ruines cléricales*, Montréal, 1893, 182 p.

49. Gaston CARRIÈRE, *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée...*, Ottawa, Éd. de l'université d'Ottawa, 1957-..., 10 vol.

50. Notons une publication toute récente sur les Dominicains: Jules-Antoine PLOURDE, *Les Dominicains au Canada. Livre de documents. I. La fondation canadienne à St-Hyacinthe (1830-1884)*, Montréal, Éd. du Lévrier, 1973, 539 p.

51. Pierre SAVARD, « La vie du clergé québécois au XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, VIII, 3, (sept.-déc. 1967), pp. 259-273.

52. P.-E. THÉORÊT, « Figure de prêtre », *RHAF*, XII, 3, (déc. 1958), pp. 387-406.

53. Rolland LITALIEN, *Le prêtre québécois à la fin du XIX^e siècle. Style de vie et spiritualité d'après M^{re} L.-Z. Moreau*, Montréal, Fides, 1970, 219 p.

spiritualité d'après M^{sr} L.-Z. Moreau. Voilà ! on sort de la lecture de ce volume avec une connaissance plus approfondie de ce bon M^{sr} Moreau, un saint homme il va sans dire ; de même il y a de bonnes pages sur la vie et la spiritualité qu'on enseignait au clergé. Mais il faudrait maintenant savoir comment ces directives ont été traduites dans la réalité du quotidien. Rolland Litalien laisse entendre que le clergé de Saint-Hyacinthe ne décevait pas trop M^{sr} Moreau ; je n'ai pas d'objection, puisque la sainteté de l'évêque irradiait sur ses prêtres. Mais ailleurs, qu'en est-il ? comment se comporte le clergé de M^{sr} Bourget, autre saint homme ? et celui de Trois-Rivières dirigé (je choisis mes mots) par le saint M^{sr} Laflèche ? et celui de Québec où on a oublié de canoniser M^{sr} Taschereau de son vivant ? Je n'ose poser la question pour le clergé de Rimouski car ma connaissance des archives épiscopales m'oblige à me demander si l'évêque avait mauvais caractère ou si le clergé était vraiment médiocre. Peut-être que la région de Rimouski a vécu le sous-développement spirituel avant de s'enfoncer dans le retard économique ? Mais laissons là ces considérations peu spirituelles. Demandons-nous si nous connaissons la vraie vie d'un évêque du XIX^e siècle. Je rêve d'une biographie d'un évêque pas trop saint, chef de son Église et non d'un clan d'évêques, autrement dit un évêque ordinaire. Mais allez donc le dénicher dans l'hagiographie de l'époque !

Et la vie religieuse du laïc ? C'est un domaine presque inexploré. On le voit bien dans l'étude sur *Le Laïc dans l'Église canadienne-française de 1830 à nos jours*⁵⁴ que Jean-Paul Bernard appelle avec suavité un volume sur le laïcisme ;⁵⁵ on y parle autant des évêques que des laïcs. On y privilégie un type, celui du journaliste catholique : l'article de Pierre Savard nous propose un bon cadre d'analyse. Si elle avait été plus poussée et faite avec une méthode plus rigoureuse, l'étude sur *Le rôle joué par les marguilliers* aurait pu dépasser le seuil des généralités. Le meilleur chapitre nous semble celui de Serge Gagnon sur *Le diocèse de Montréal durant les années 1860* : c'est une étude de la mentalité religieuse à partir des *Rapports pastoraux* et elle est très riche de perspectives nouvelles. Je dirais la même chose de la *Note sur certaines manifestations du réveil religieux de 1840 dans la paroisse Notre-Dame de Québec* publiée par René Hardy dans le *Rapport* de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique de 1968.⁵⁶ C'est en poursuivant ces voies que les jeunes historiens lèveront le voile sur la qualité de vie du catholicisme québécois et qu'ils nous parleront peut-être de la religion populaire.

J'ai gardé pour la fin un domaine où l'université Laval s'affirme depuis longtemps : l'histoire des idées et des idéologies. L'Église y est impliquée

54. Pierre HURTUBISE et al., *Le laïc dans l'Église canadienne-française de 1830 à nos jours*, Montréal, Fides, 1972, 223 p.

55. Jean-Paul BERNARD, *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1973, 149 p.

56. René HARDY, « Note sur certaines manifestations du réveil religieux de 1840 dans la paroisse Notre-Dame de Québec », SCHEC, *Rapport 1968*, pp. 81-99.

puisque, pour ce qui concerne l'idéologie dominante et comme le signale Fernand Dumont, « nous sommes devant une idéologie fabriquée par le clergé (par laquelle) celui-ci exprime sa vision du monde, ses intérêts, les sources de son pouvoir et de son prestige ». Toutes les études de Dumont sur ce sujet sont à lire.⁵⁷ De même on peut parcourir avec profit le recueil intitulé *Idéologies du Canada français, 1850-1900*, tout en reconnaissant le caractère très superficiel de certains chapitres.⁵⁸ Le conflit entre le libéralisme et l'Église a été particulièrement bien présenté par Philippe Sylvain qui, dans de nombreux articles, et surtout dans les deux chapitres du *Bouclier d'Achille*⁵⁹ intitulés « Libéralisme et ultramontanisme au Canada français ; affrontement idéologique et doctrinal » nous fait bien voir les racines européennes du conflit et la stratégie de M^{re} Bourget contre les adversaires. C'est un texte d'une densité rare que la thèse de Jean-Paul Bernard n'a même pas fait vieillir.⁶⁰ Bien au contraire ! M. Sylvain est aussi un des rares historiens à nous avoir parlé des liens entre le catholicisme américain et canadien.⁶¹

Cette vue rapide et limitée — vous vous rendez compte que je laisse de côté bien des aspects (par exemple l'histoire de l'enseignement secondaire et universitaire) — veut souligner surtout que notre connaissance du XIX^e siècle religieux a fait de grands progrès, mais qu'il reste encore un immense travail à faire. « Des sujets pour un siècle, ou deux... », comme dirait Trudel.

III. LE XX^e SIÈCLE

L'histoire religieuse du XX^e siècle est un domaine assez peu abordé par les historiens québécois. Si l'on excepte les nombreuses histoires de paroisses (dont je ne parlerai pas, même s'il y en a maintenant de très bonnes) et les ouvrages écrits à la louange de certaines communautés ou de certains fondateurs, les œuvres sont peu nombreuses et il y en a encore moins de marquantes.

Le père William F. Ryan a étudié l'influence du clergé sur la croissance économique du Québec de 1896 à 1914.⁶² Il a voulu prouver que le clergé n'a pas été totalement agriculturiste et qu'il a contribué à assurer l'implantation

57. Tout particulièrement : « Structure d'une idéologie religieuse », *Recherches sociographiques*, I, 2, (avril-juin 1960), pp. 161-188.

58. « Idéologies du Canada français, 1850-1900 », *Recherches sociographiques*, X, 2-3, (mai-déc. 1969), pp. 141-463.

59. Philippe SYLVAIN, « Libéralisme et ultramontanisme au Canada français ; affrontement idéologique et doctrinal », W. L. MORTON, (éd.), *Le Bouclier d'Achille*, Toronto, McClelland and Stewart, 1968, pp. 11-138, 220-255.

60. Jean-Paul BERNARD, *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du 19^e siècle*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1971, 394 p.

61. Philippe SYLVAIN, *La vie et l'œuvre de Henry de Courcy (1820-1861)*, premier historien de l'Église catholique aux États-Unis, Québec, Presses universitaires Laval, 1955, 347 p.

62. W. F. RYAN, *The Clergy and Economic Growth in Quebec, 1896-1914*, Québec, Presses de l'université Laval, 1966, 348 p.

d'industries dans certaines régions. En voulant nuancer des généralisations qui avaient cours dans l'historiographie officielle, Ryan a été un peu entraîné par son enthousiasme et sa thèse elle-même doit être nuancée. Mais elle a eu le mérite de nous faire connaître chez les évêques et dans les milieux ecclésiastiques, autre chose que les éternels discours sur l'agriculture et la colonisation.

Quant à l'abbé Jean Hulliger, il a étudié *L'enseignement social des évêques canadiens de 1891 à 1950*.⁶³ On se rend compte que les évêques ont beaucoup parlé d'agriculture, de colonisation et de coopération; qu'ils ont appuyé le mouvement ouvrier catholique et qu'ils ont tenté de définir un ordre social chrétien. On sait avec quelle dureté le premier ministre canadien, P.-E. Trudeau, a fustigé cette doctrine sociale dans un volume sur la grève de l'amiante. Par contre, l'abbé Hulliger montre beaucoup de déférence pour la pensée épiscopale, ce dont le félicite son évêque en le remerciant « d'avoir voulu s'imposer une étude objective et de n'avoir point en vue de porter un jugement sur des directives que seuls le bien des âmes et des circonstances du passé ont pu commander ». Ce volume de 1958 est encore utile, même s'il faudrait le refaire à la lumière d'une meilleure connaissance de la société québécoise au XX^e siècle.

Les relations entre l'Église et l'État ont toujours attiré nos historiens; il n'est donc pas surprenant qu'un jeune chercheur se soit penché sur *Les relations entre l'Église et l'État sous Louis-Alexandre Taschereau, 1920-1936*.⁶⁴ Le résultat, à mon avis, est très décevant. Antonin Dupont a eu accès au fonds Louis-Alexandre Taschereau, des Archives nationales du Québec, qui lui a été assez peu utile; il a donc fait surtout une analyse d'opinions des journaux « catholiques » et gouvernementaux. Mais il nage continuellement dans l'ambiguïté. Déjà la lecture de la table des matières nous laisse perplexe: assez curieusement Dupont intitule son chapitre sur le syndicalisme catholique « l'Église au travail » et le chapitre sur l'instruction obligatoire et les écoles juives « l'Église à l'étude ». On ne sait vraiment pas ce que l'auteur entend par l'Église; pour lui il y a les évêques et les journaux catholiques qu'il appelle « les organes de la pensée catholique »; et alors sont présentés comme porte parole de l'Église officielle *L'Action catholique*, (je veux bien), mais aussi *Le Devoir*, (je commence à m'interroger), et aussi *Le Goglu*, et *Le Patriote*, et combien d'autres de même farine! Évidemment tout n'est pas manqué et le résumé de la thèse publié dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* a une certaine qualité.⁶⁵ Mais que de travail pour aboutir à un si petit résultat.

Des multiples travaux de nos collègues sociologues,⁶⁶ travaux que les

63. Jean HULLIGER, *L'enseignement social des évêques canadiens de 1891 à 1950*, Montréal, Fides, 1958, 373 p.

64. Antonin DUPONT, *Les relations entre l'Église et l'État sous Alexandre Taschereau, 1920-1936*, Montréal, Guérin, 1973, 366 p.

65. Antonin DUPONT, « Louis-Alexandre Taschereau et la législation sociale au Québec, 1920-1936 », *RHAF*, XXVI, 3, (déc. 1972), pp. 397-426.

66. Jean-Charles FALARDEAU, « Les recherches religieuses au Canada français », *Recherches sociographiques*, III, 1-2, (janv.-août 1962), pp. 209-231.

historiens ne sauraient rejeter mais qu'il serait trop long d'énumérer, je ne veux vous souligner que deux études. *L'évolution de l'Église au Canada français* des pères Hervé Carrier et Lucien Roy⁶⁷ nous donne, en des pages très denses, un résumé riche et éclairant des récentes années de l'Église québécoise. Collette Moreux nous a donné sous le titre *Fin d'une religion* une monographie d'une paroisse canadienne-française. L'historien doit passer rapidement sur des erreurs agaçantes (genre: M^{sr} Duplessis évêque de Montréal !) pour profiter à la fois de la masse de connaissances et de nombre de pistes de recherches que nous livre cette étude.⁶⁸

Je voudrais aussi vous signaler un ouvrage, cette fois-ci conçu par des théologiens; je le fais d'autant plus volontiers qu'il s'agit de collègues de Rimouski. Ils ont publié sur leur diocèse une étude intitulée *Une Église d'hier à demain, exploration et essais*.⁶⁹ L'exploration (ou le bilan factuel comme ils l'appellent) est d'autant plus intéressant qu'elle s'appuie sur une enquête sociologique, sur des documents compulsés à l'occasion du synode diocésain et sur des interviews; « il s'agit donc avant tout du portrait d'une Église "en situation", prise sur le fait, en flagrant délit de paroles... » On se rend compte qu'au delà des soubresauts qui secouent cette région marginale (pensez aux études du B.A.E.Q., au manifeste des curés de la Gaspésie, aux Opérations Dignité, à Cabano), l'Église rimouskoise est engagée dans un processus de renouvellement qui en fait, selon le titre d'un chapitre, « une église écartelée ». Les essais, eux, sont extrêmement sévères, injustes parfois, mais ils s'expliquent facilement pour qui connaît les auteurs et le diocèse de Rimouski. Il y a depuis longtemps dans ce milieu une coupure entre le clergé paroissial et le clergé « intellectuel »; le premier se sent dévalorisé par rapport à ces « savants » qui se permettent de le juger. Un retour en arrière nous permettrait de cerner ce problème et de voir le point de rupture; c'est peut-être la faiblesse de cette étude de ne pas suffisamment tenir compte du contexte historique. Il faut dire aussi que le style extrêmement brillant et percutant ne favorise guère les nuances.

Enfin, je ne voudrais pas terminer sans dire un mot de la Commission Dumont et des travaux qu'elle a suscités. Intitulant son rapport *L'Église du Québec: un héritage, un projet*, la Commission a voulu faire « une étude d'ensemble sur la situation et l'avenir prochain de l'Église d'ici ». Elle a fait une large part à l'histoire et elle a proposé une lecture positive du bilan de l'activité de l'Église dans notre milieu. Elle a aussi suscité diverses études. Répondant à un S.O.S. de Fernand Dumont, Jean Hamelin et moi-même avons relevé le défi

67. Hervé CARRIER et Lucien ROY, *Evolution de l'Église au Canada français; Étude de sociologie pastorale*, Montréal, Bellarmin, 1968, 78 p.

68. Colette MOREUX, *Fin d'une religion? Monographie d'une paroisse canadienne-française*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1969, 485 p.

69. Jean DRAPEAU, (éd.), *Une Église d'hier à demain*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1973, 195 p.

de faire une synthèse de l'*Histoire de l'Église catholique au Québec*⁷⁰ en un temps extrêmement court et avec des moyens nuls. Notre but était essentiellement d'offrir aux commissaires (hormis le président qui possédait déjà sa propre synthèse) une vue d'ensemble rapide de l'évolution de l'Église québécoise ; nous voulions aussi atteindre le lecteur moyen du *Rapport Dumont* qui aurait besoin d'un supplément d'information. Je me rends compte aujourd'hui que ce volume sans prétention sert souvent de manuel ; ça me fait un peu peur car je ne voudrais pas que les étudiants y prennent l'habitude de simplifications rapides et de raccourcis dangereux ! Dans une autre annexe, Gabriel Clément a publié l'*Histoire de l'Action catholique au Canada français*.⁷¹ On y trouve beaucoup de détails sur la JOC, la LOC et la JEC, mais ça manque de souffle et de couleur. Je crois que Guy Laperrière a mis le doigt sur la faiblesse de l'ouvrage quand il a reproché à l'auteur « d'avoir complètement isolé l'histoire du mouvement de l'évolution générale du Québec ». ⁷² Notons enfin que les annexes 3 et 4 pourront également être utiles aux historiens.⁷³

CONCLUSION

Que pouvons-nous retenir de cet inventaire trop sommaire ?

Ceci d'abord : on a beaucoup écrit au Canada français sur l'histoire de l'Église, depuis toujours et même depuis 1950. Même s'il y a peu d'œuvres majeures qui émergent, l'historien de l'Église ne part pas de zéro et il aurait mauvaise grâce de rejeter du revers de la main certaines œuvres soi-disant mineures. Il y a là un matériau qu'on peut réussir à utiliser.

Même s'il avait été plus complet, cet inventaire n'aurait pu donner une idée juste du travail qui se fait actuellement en histoire religieuse. Plusieurs projets de recherche sont en cours, des thèses sont en préparation, des études se poursuivent qui vont enrichir le tableau que je vous ai tracé.

Enfin, une chose me frappe particulièrement, c'est la dispersion des efforts de ceux qui travaillent dans le domaine de l'histoire religieuse. La plupart le font en cercle fermé et refont parfois du travail déjà fait : le cas le plus frappant est l'étude simultanée du cas de Gonzalve Doutré par les pères Pouliot et Rioux. Et

70. COMMISSION D'ÉTUDES SUR LES LAÏCS ET L'ÉGLISE, *L'Église du Québec : un héritage, un projet*, Montréal, Fides, 1971, 323 p. Nive VOISINE et al., *Histoire de l'Église catholique au Québec, 1608-1870*, Montréal, Fides, 1971, 112 p.

71. Gabriel CLÉMENT, *Histoire de l'Action catholique au Canada français*, Montréal, Fides, 1972, 331 p.

72. Guy LAPERRIÈRE, « Travaux historiques autour de la Commission Dumont », *RHAF*, XXVII, 1, (juin 1973), pp. 120-124.

73. Normand WENER, et Jocelyne BERNIER, *Croyants du Canada français. 1. Recherches sur les attitudes et les modèles d'appartenance*, Montréal, Fides, 1971, 141 p. ; Normand WENER et Jacques CHAMPAGNE, *Croyants ou Canada français. II. Des opinions et des attentes*, Montréal, Fides, 1972, 303 p.

pourtant nous sommes si peu de chercheurs ! Les conclusions des uns servent peu à nourrir le travail des autres. Nous ne savons guère où nous en sommes. Et nous ne nous sommes pas encore donné tous les instruments de travail nécessaires. C'est pourquoi un colloque comme celui-ci était essentiel pour commencer à établir un bilan ; c'est pourquoi aussi le projet d'une histoire de l'Église du Québec plus complète pourrait se révéler un instrument précieux pour lancer l'histoire religieuse sur la voie du progrès et de la réussite.

Nive VOISINE

*Département d'histoire,
Université Laval.*